

**OBJETS TROUVÉS**  
**OBJETOS PERDIDOS**

Éditions Urubu  
6-6317, rue De La Roche  
Montréal (Québec) H2S 2C9  
[www.editionsurubu.com](http://www.editionsurubu.com)

Maquette de couverture : Josée Amyotte  
Maquette intérieure et mise en page : Johanne Lemay  
Collaboratrices à l'édition : Camille Didier  
et Julie Gravel  
Collaboratrices à la révision: Camille Didier  
et María Graciela Bastardo  
Correctrices d'épreuves : Vilma Vidal García  
et Mireille Pilotto

Catalogage avant publication disponible  
auprès de Bibliothèque et Archives nationales  
du Québec

Dépôt légal: 3<sup>e</sup> trimestre 2016  
Bibliothèque et Archives nationales du Québec

© Éditions Urubu 2016  
Imprimé au Québec en juillet 2016

Collectif / Colectivo

# OBJETS TROUVÉS OBJETOS PERDIDOS

# *Hoy por mí, mañana por ti*

(FRANÇOISE MAJOR)

L'auteure: **Françoise Major** est née à Montréal. En 2012, elle s'envole pour Mexico, où elle réside toujours. Son premier livre, *Dans le noir jamais noir*, est paru aux éditions La Mèche en 2013 et a remporté le prix Adrienne-Choquette de la nouvelle. Elle travaille dans le milieu de l'édition comme réviseuse linguistique et traductrice.

La traductrice: **Adriana Aranda** est née à Mexico. Elle a grandi parmi ses oncles et tantes qui, comme sa mère, lui racontaient de nombreuses histoires. Avec le temps, elle est devenue accro à leurs récits, mais surtout, elle est tombée peu à peu amoureuse des mots. Elle a étudié en histoire, pensant qu'elle pourrait ainsi écouter toutes les histoires du monde, qu'elles ne lui feraient jamais défaut. Puis, elle a compris qu'elle avait besoin d'autre chose encore, et a décidé d'étudier en langues et littérature comparée. Elle a eu beaucoup de plaisir à traduire cette nouvelle et à se laisser habiter par les voix et les accents de ses personnages.

# Hoy por mí, mañana por ti

(FRANÇOISE MAJOR)

La autora: **Françoise Major** nació en Montreal. En 2012 alzó vuelo hacia México donde vive aún. Su primer libro, *Dans le noir jamais noir*, fue publicado por la editorial La Mèche en 2013 y fue ganador del premio de cuento Adrienne-Choquette. Actualmente trabaja como revisora y traductora en la industria editorial.

La traductora: **Adriana Aranda** nació en la Ciudad de México. Creció entre sus tías y tíos quienes, junto con su mamá, le contaban muchas historias. Con el tiempo, se hizo fanática de sus relatos y, sobre todo, se fue enamorando poco a poco de las palabras. Estudió Historia pensando que iba a escuchar todas las historias del mundo y que nunca se le iban a agotar. Luego, un día, supo que necesitaba todavía más, por lo que decidió estudiar Lenguas y literatura comparada. Se divirtió mucho traduciendo este cuento y dejándose habitar por la voz y el acento de sus personajes.

**P**as en retard mais pas d'avance, j'ai enfilé un pantalon et un t-shirt qui traînaient par terre, brossé mes cheveux avec mes doigts et un peu d'eau, englouti un bol de céréales (des *confléis*, disait ma mère), saisi mon sac à dos. J'ai pris soin de refermer la porte de la maison puis celle de la rue sans qu'elles émettent un seul grincement. Ma mère dormait toujours et les bruits extérieurs faisaient vibrer les meubles de sa chambre (disait-elle). Au moindre son elle se redressait dans son lit, affolée, certaine qu'un séisme était la cause de l'instabilité de son matelas, mû par une oscillation douce comme le roulis d'une barque sur l'eau. Le nombre de secondes nécessaires pour réaliser que ce n'était que moi, son ingrat de fils, qui avais fait claquer la porte, multipliait de manière exponentielle les noms qu'elle me criait : desagradecido, inútil, estúpido ; saliste igual de desconsiderado que tu padre. Elle pouvait aller jusqu'à hijo de la chingada, même si cela revenait à dire que la chingada n'était nulle autre qu'elle-même.

Ma montre indiquait six heures quinze. Trente minutes de marche puis quinze minutes de microbus me séparaient du CONALEP chacalón que j'avais malgré tout choisi pour son programme d'informatique. Les cours commençaient à sept heures. Être sorti un peu plus tôt, j'aurais évité les soucis.

No iba tarde ni temprano, me puse los pantalones y una playera que estaban tirados en el suelo. Me peiné con los dedos y un poco de agua, me zampé un plato de cereal (*confléis*, como decía mi mamá) y agarré mi mochila. Tuve cuidado de cerrar la puerta de la casa, luego la de la calle sin que rechinaran. Mi mamá seguía dormida y los ruidos de la calle hacían vibrar los muebles de su habitación (eso decía ella). Al mínimo sonido se enderezaba nerviosa en la cama, segura de que un temblor había causado la inestabilidad del colchón, movido por una dulce oscilación, parecida al vaivén de un barco en el mar. El número de segundos que le tomaba darse cuenta de que simplemente era yo, su hijo ingrato, que había azotado la puerta, multiplicaban exponencialmente la cantidad de insultos que me gritaba: desagradecido, inútil, estúpido; saliste igual de desconsiderado que tu padre. Podía decirme hasta hijo de la chingada, incluso si eso se le regresaba y la chingada no era otra que ella misma.

Mi reloj marcaba las seis y cuarto. Treinta minutos caminando y luego quince de microbús me separaban del CONALEP chacalón que había escogido a pesar de todo, por su programa de informática. Las clases empezaban a las siete. De haber salido un poco antes, hubiera evitado los problemas.

C'était l'automne ou peut-être l'hiver, je n'ai jamais su discerner les saisons, en tout cas il faisait noir, l'air était froid, et la rue déserte. Le changement d'heure venait d'avoir lieu, ce qui avait pris, semblait-il, la ville au dépourvu. À six heures, elle montrait normalement des signes de vie : un taxi à la recherche de clients, deux ou trois travailleurs zombis. Mais on aurait dit que personne n'avait ajusté son réveil. Aucun taxi. Pas même une voiture de patrouille ne rythmait les rues de ses gyrophares ; ni la tamalera ni le vendeur de churros et de Nescafé ne s'étaient présentés à leur coin de rue habituel. Si Mexico, la nuit, ne devenait que l'ombre d'elle-même, depuis quelques matins, elle avait pris l'apparence d'un spectre.

Monter à bord d'un premier pesero m'aurait permis de me rendre à destination plus vite, mais aurait impliqué la dépense de huit pesos supplémentaires par jour (j'inclusais le retour dans mon calcul), un total de quarante pesos sur les deux cent cinquante hebdomadaires que me donnait ma mère afin que je déjeune, me déplace et pourvoie aux frais insipides qu'être en vie occasionnait ; non. Je ne gaspillerais pas seize pour cent de mon allocation par paresse. On aurait pu arguer qu'une fois n'est pas coutume, mais je devinais que céder un matin équivalait à céder le suivant. Rien de tout cela ne m'aurait posé problème à l'époque des trajets à un peso, ces temps bénis – que je n'avais pas connus, dont je m'ennuyais quand même – qui avaient valu leur nom aux peseros. De mon état endormi, je réévaluais fréquemment la possibilité de me payer le luxe du transport public. Je n'y succombais pas.

Je marchais donc, à foulées rapides comme tous les matins – je n'étais jamais en retard mais jamais d'avance –,



Era otoño o quizá invierno, nunca supe distinguir las estaciones. En todo caso, el cielo estaba oscuro, el aire frío y la calle desierta. Se acababa de hacer el cambio de horario y parecía que eso había tomado por sorpresa a la ciudad. Normalmente, a las seis ya daba signos de vida: un taxi buscando pasaje, dos o tres trabajadores zombis. Por lo visto nadie había ajustado el despertador. Ningún taxi. Ni siquiera una patrulla marcando el ritmo de las calles con sus sirenas; ni la tamalera, ni el vendedor de churros y Nescafé se habían aparecido en su esquina habitual. Si México en la noche se volvía la sombra de sí misma, desde hacía algunas mañanas se había convertido en un espectro.

Subirme a un primer pesero me hubiera hecho llegar más rápido a mi destino, pero hubiera implicado derrochar ocho pesos de más diarios (incluía el regreso en el cálculo), un total de cuarenta pesos de los doscientos cincuenta semanales que me daba mi mamá para que comiera, me desplazara y cubriera los gastitos que exigía el hecho de estar vivo. No. Yo no iba a despilfarrar el dieciséis por ciento de mi presupuesto por flojera. Se podría argumentar que una vez no es costumbre, pero yo suponía que ceder una mañana equivaldría a ceder la siguiente. Nada de esto me hubiera causado un problema en la época de los pasajes de un peso, ese tiempo bendito —que yo no había conocido pero que igual añoraba— que había dado el nombre a los peseros. Somnoliento, muchas veces reconsideraba el lujo de pagarme el transporte público. Pero no sucumbía a ello.

Caminaba entonces, a paso veloz como todas las mañanas —nunca llegaba tarde pero tampoco

serpentant de façon calculée à travers la colonia Molino de Rosas afin de contourner sa voisine de mauvaise réputation, La Cascada. Je joignais ainsi Lomas de Plateros, où l'on m'avait déconseillé de marcher, puisque les étudiants de la Prepa 8 en faisaient le terrain de prédilection des brigands en quête de pesos faciles. Je n'y avais pour ma part jamais rien vu d'inquiétant. Je poursuivais entre les unités d'habitation en briques orange qu'on avait construites après la démolition de l'asile La Castañeda. Des milliers d'âmes épileptiques, alcooliques, schizophrènes ou névrotiques m'accompagnaient jusqu'au stade de baseball Liga Maya. Sur la calzada de los Leones, j'embarquais dans le microbus qui indiquait «Las Águilas»: cette portion du trajet était trop longue et pentue pour que je poursuive ma route à pied.

Mais à peine avais-je tourné sur Rosa Blanca qu'apparut l'homme. Ses yeux fous. Il était de l'autre côté de la chaussée, coin Giotto, entre deux puestos de nourriture qui fournissaient en comida chatarra les étudiants du CETIS 10. À cette heure-là, les commerces de fortune étaient vides, barricadés pour la nuit, repliés sur les coquerelles qui y avaient élu domicile. Elles étaient certainement aussi nombreuses que ravies de sucer les restants de sauce, les miettes de tortillas et les morceaux collés aux assiettes mal lavées la veille. L'homme a jeté un coup d'œil à gauche et à droite puis à gauche encore. Il s'assurait qu'il n'y avait personne – pas de témoin. Le halo du seul lampadaire fonctionnel de la rue suffisait pour m'en faire une idée: grand, maigre, il possédait la dégaine typique des chacas. Ses cheveux courts étaient maintenus dans les airs par une généreuse poignée de gel, une dizaine de colliers de santería multicolores lui pendaient

temprano—, zigzagueando estratégicamente a través de la colonia Molino de Rosas para sortear a su vecina de mala reputación, La Cascada. Llegaba así a Lomas de Plateros, donde me habían aconsejado no caminar porque los estudiantes de la Prepa 8 eran el blanco predilecto de los rateros en busca de unos pesos fáciles. Yo nunca había visto ahí nada preocupante. Continuaba entre las unidades de ladrillos naranjas que habían sido construidas después de la demolición del manicomio La Castañeda. Millones de almas epilépticas, alcohólicas, esquizofrénicas y neuróticas me acompañaban hasta el estadio de beisbol Liga Maya. En la calzada de los Leones me subía al microbús que decía «Las Águilas»; esta parte del trayecto era muy larga y empinada como para seguir la ruta a pie.

Sin embargo, apenas hube dado vuelta en Rosa Blanca apareció el hombre. Sus ojos locos. Estaba del otro lado de la calle, en la esquina de Giotto, entre dos puestos que abastecían a los estudiantes del CETIS 10 con comida chatarra. A esa hora los comercios callejeros estaban vacíos, aún cubiertos y asegurados, invadidos por las cucarachas que los habían hecho su casa. Eran demasiadas y se regocijaban al chupar la salsa, las migajas de tortilla y los restos de comida pegados en los platos mal lavados la noche anterior. El hombre miró a la izquierda y a la derecha, luego a la izquierda otra vez. Se aseguraba de que no hubiera nadie, ningún testigo. El halo del único poste de luz que funcionaba en la calle me dejó hacerme una idea de él: grande, delgado, tenía toda la pinta de un chaca. El pelo, corto, estaba parado por la cantidad de gel, del cuello le colgaban una decena de collares de santería multicolores

autour du cou, et son regard, oui, c'était surtout son regard qui le trahissait, ses yeux habitués à repérer leur victime, à identifier les éventuels ennuis. Il se mordillait les lèvres, renâclait, a craché un grumeau de morve. Ses doigts tordus par l'adrénaline se crispaient sur une chose impossible à distinguer d'où j'étais – un pistolet? quoi d'autre. Et nous étions seuls. Terriblement seuls.

J'aurais dû prendre le pesero ce matin-là et tous les autres aussi, cesser de jouer avec le feu pour huit pesos, quarante à la semaine. Un imbécile, voilà ce que j'étais. Répéter le même invariable trajet, dans le noir des jours d'hiver (ou était-ce d'automne?), c'était m'exposer aux raterillos du coin comme si j'éprouvais le besoin d'une dose quotidienne de danger.

L'année précédente, presque en face de la maison, à la même heure sauf qu'il faisait déjà clair: un adolescent, l'âge de terminer son secondaire, nous aurions pu être amis. Je ne l'avais pas vu venir. Ses lèvres bougeaient vite et exhalaient une odeur de solvant. Béat, je le regardais comme j'aurais regardé un téléviseur duquel on aurait coupé le volume. Je ne pensais pas à ôter mes écouteurs, rattachés à mon Discman par un câble qui traversait mon sac à dos – la mode en était alors à ça, des sac à dos avec compartiments pour les Discman. Je m'étais ressaisi quand il m'avait tapé l'épaule du poing, j'avais tiré sur le fil de mes écouteurs, étais revenu au monde. Qué onda güey? Il m'avait saisi par le col et enfoncé dans la clôture de métal la plus près, Donne-moi ça, grouille-toi. Ma sœur qui avait tout vu par la fenêtre de sa chambre était sortie en criant, JAVIER! JAVIER!, le gars déjà énervé s'était énervé encore plus, Apúrate cabrón,

y la mirada, sí, era la mirada lo que principalmente lo traicionaba, los ojos habituados a buscar una víctima y a reconocer los problemas que pudieran surgir. Se mordía los labios y carraspeaba; escupió un gargajo. Los dedos, torcidos por la adrenalina, envolvían algo que yo no podía identificar desde donde estaba. ¿Una pistola? ¿Qué sino? Y estábamos solos. Terriblemente solos.

Hubiera debido tomar el pesero esa mañana y todas las otras también, dejar de jugar con fuego por ocho pesos, cuarenta a la semana. Un imbécil, eso es lo que era. Repetir exactamente el mismo trayecto en la oscuridad de los días de invierno (¿o eran de otoño?), eso era exponerme a los raterillos de esquina como si tuviera la necesidad de una dosis cotidiana de peligro.

El año pasado, casi enfrente de la casa, a la misma hora pero cuando ya había luz: un adolescente, como del último año de secundaria, incluso pudo haber sido mi amigo. No lo había visto venir. Movía los labios con rapidez y exhalaba un aliento a solvente. Absorto, lo miré como si mirara la tele sin sonido. No pensé en quitarme los audífonos, conectados al Discman con un cable que salía de mi mochila —esa era la moda entonces, mochilas con compartimentos para el Discman—. Un puñetazo en el hombro me hizo reaccionar, me quité los audífonos y ya estaba de regreso al mundo. ¿Qué onda güey? Me tomó por el cuello de la chamarra y me llevó hasta la reja de metal más cercana, ¡Dame eso, apúrate! Mi hermana, que había visto todo desde la ventana de su cuarto, salió gritando ¡JAVIER, JAVIER, el tipo que ya estaba acelerado se puso todavía más agitado, Apúrate cabrón, pero yo

mais je ne pouvais pas aller plus vite, je m'étais emmêlé dans les fils du Discman, et en ôtant mon sac pour me déprendre j'invectivais ma sœur dans ma tête, Bravo, pendeja, il connaît mon nom maintenant. Le gars n'avait pas sorti d'arme, mais allais-je courir le risque de lui dire non? Je lui avais tendu le Discman en lui suggérant quand même de me laisser le CD, No seas gacho güey, c'est à un ami, il me l'a prêté, et malgré sa nervosité il m'avait demandé ce que j'écoutais, Coldplay? t'es sérieux? Il m'avait rendu *Parachutes* avant de s'éloigner en m'ordonnant de rebrousser chemin, j'avais obtempéré même si ça signifiait marcher dans la mauvaise direction. J'étais arrivé vingt minutes en retard à mon cours de C++. Non, ça n'avait pas été un bon matin. Quoi qu'il en soit je n'avais pas vu l'avertissement, je m'étais obstiné, épargner huit pesos, quarante par semaine, et désormais c'était cet homme-là et ses yeux fous qui me suivait, car il s'était mis à me suivre, bien sûr, marchant de son côté de la rue, s'accordant à mon pas accéléré.

Je tâchais de rester nonchalant dans ma démarche, mais ma vessie m'aurait trahi au moindre imprévu – un entrejambe mouillé n'aurait certes rien facilité. Le gars allait tenter quelque chose. Il fallait réfléchir. Courir déclencherait les événements; c'était à exclure. De toute façon les aspérités du trottoir, impossibles à repérer dans la noirceur, me feraient trébucher, m'affaler; mon sac à dos s'ouvrirait dans la chute; les manuels de programmation termineraient leur vol plané sur ma tête; je me serais moi-même assommé, donné en offrande. Crier n'alerterait personne. Bifurquer ou continuer tout droit, du pareil au même. Courir...

no podía hacerlo más rápido, me había enredado en el cable del Discman y, mientras me quitaba la mochila para desenredarme, dentro de mí insultaba a mi hermana: bravo, pendeja, ahora ya conoce mi nombre. El tipo no había sacado ningún arma pero, ¿iba yo a correr el riesgo de decir que no? Le entregué el Discman sugiriéndole que por lo menos me dejara el CD, No seas gacho güey, es de un amigo, me lo prestó, y a pesar de su nerviosismo me preguntó qué estaba escuchando, ¿Coldplay? ¿en serio? Me regresó *Parachutes* antes de irse y me dijo que me fuera por donde venía. Acaté la orden, incluso si eso significaba ir en la dirección equivocada. Llegué veinte minutos tarde a mi curso de C++. No, no fue un buen día. En todo caso, no presté atención a la advertencia, me obstiné en ahorrarme ocho pesos, cuarenta a la semana, y ahora estaba ese hombre con los ojos locos siguiéndome, porque era evidente que había comenzado a seguirme, al otro lado de la calle, emparejándose a mi paso acelerado.

Traté de caminar como si nada, pero la vejiga me hubiera traicionado ante la mínima provocación —una entrepierna mojada no hubiera ayudado para nada—. El tipo iba a intentar hacer algo. Había que pensar. Correr no era una opción, solo hubiera provocado que todo pasara antes de tiempo. Además, era imposible ver los baches del pavimento en la oscuridad, me habrían hecho tropezar y caer, mi mochila se hubiera abierto y los libros de programación hubieran salido volando para aterrizar en mi cabeza, yo solito me hubiera aturdido poniéndome en bandeja de plata. A nadie le hubiera importado si gritaba. Desviar mi camino o seguir derecho, era lo mismo. Correr...

Mes pensées se gaspillaient en spirales, me ramenant à ma condition de gibier sans jamais entrevoir d'issue. L'homme m'a suivi tout un pâté de maisons, puis il a traversé jusqu'à moi sans jeter un coup d'œil à droite ni à gauche.

«Ya valí», j'ai peut-être prononcé à voix haute, déjà résigné à tout perdre.

Il a compris que j'avais peur, pas besoin d'être un génie : la bouche dure, les yeux en fentes, j'avais pris mon sac à dos entre mes bras pour protéger mes organes vitaux. «C-Cálmate güey, je vais rien te faire, solo quiero que me hagas un p-p-paro.» Il avait la jeune trentaine, la voix nasillarde, la peau blanche, pâle comme celle d'un gringo, mais son nez épaté et ses yeux mi-bridés ne mentaient pas : c'était un güero de rancho, rien de plus. Ses jeans trop grands étaient sales, poussiéreux. Il deviendrait peut-être maçon au lever du soleil, travaillerait entre béton et briques comme si de rien n'était, aurait prévu son lunch car ça faisait de bonne famille (tortillas, chicharrón et poulet rôti enveloppés dans du papier aluminium, un petit sac de sauce rouge et une canette de Coca-Cola), et il oublierait provisoirement les vols, les armes pointées sur les étudiants d'informatique. Son polo brun, une imitation de Lacoste ou de Tommy Hilfiger, était certainement aussi crasseux que ses pantalons mais, brun sur brun, ça se voyait moins. Il avait le visage fatigué, pas saoul ni drogué, il tremblait un peu. Ses yeux exaltés ne m'inspiraient pas confiance, et sa main gauche qui restait cachée derrière son dos, ça n'augurait rien de bon. Je n'attendais que le dévoilement de l'arme, saca, saca, apúrate cabrón, la menace murmurée ou non, peut-être



Mis pensamientos daban miles de vueltas en mi cabeza, recordándome mi condición de presa sin escapatoria. El hombre me siguió toda la cuadra, después atravesó la calle hasta donde yo estaba sin siquiera mirar ni a la izquierda ni a la derecha.

«Ya valí». Probablemente lo dije en voz alta, resignado a perderlo todo.

Él sabía que yo tenía miedo, no hacía falta ser un genio: la boca apretada, los ojos entreabiertos como ranuras, me había puesto la mochila en el pecho para proteger los órganos vitales. «C-cálmate güey, no te voy a hacer nada, solo quiero que me hagas un p-p-paro». Tenía como treinta y tantos, voz gangosa, era blanco, pálido como gringo, pero la nariz chata y los ojos medio rasgados no mentían: no era más que un güero de rancho. Sus jeans, enormes, estaban sucios, todos polvosos. Probablemente esa misma mañana se convertiría en albañil y trabajaría entre cemento y ladrillos como si nada, llevaría listo el lunch porque eso se veía bien (tortillas, chicharrón y pollo rostizado envueltos en papel aluminio, una bolsita de salsa roja y una Coca-Cola de lata) y olvidaría momentáneamente los robos y las armas para amenazar a estudiantes de informática. Su polo café, una imitación de Lacoste o de Tommy Hilfiger, estaba igual de mugroso que los pantalones, pero café sobre café se veía menos. Tenía cara de cansado, no de borracho ni de drogado, temblaba un poco. Sus ojos exaltados no me daban confianza y su mano izquierda, detrás de la espalda, no me auguraba nada bueno. Yo solo esperaba que mostrara el arma, saca, saca, apúrate cabrón, la amenaza murmurada o no, o quizás él prefería

préférerait-il garder le silence, tout était de toute manière déjà dit quand on avait un pistolet ou un couteau en main. «Mira, te v-voy as-s-ser hone-ne-ne-ne-nesso, il a bégayé, je v-v-viens de t-t-t-t-tuer quelqu'un.»

Voilà.

Je n'étais pas tombé sur un voleur mais sur un assassin. J'avais tenté le diable, il fallait l'avouer. J'ai pensé à ma mère qui dormait encore dans la chaleur de son lit, aux passants qui découvrirait mon corps Dieu sait où, le laisserait-il aux portes du CETIS 10, me cacherait-il plus loin ? L'autre, le mort, avait-il résisté ? Roulait-il dans une Ferrari, avait-il une Rolex au poignet, et moi qui n'avais même plus de Discman, qu'avais-je donc à offrir ? Trouverait-on des trucs compromettants dans ma chambre, une revue de Victoria's Secret gondolée sous le matelas ou un sac de marijuana – artefacts qui terniraient mon image de jeune sacrifié par un psychopathe, l'énième de cette ville de merde où il était impossible de se rendre nulle part en paix ?

À l'horizon, aucun uniforme blanc arrivé trop tôt à son cours de laboratoire médical, aucun piéton ni chauffeur à alerter du regard, personne, on ne croisait personne, les lampadaires éteints et l'air qui ne se réchauffait pas. «Acabo de m-m-m-matar a un g-güey en el parque de acá abajo», il m'a répété un peu plus facilement. Il arrivait du parc Alfonso XIII. Ça expliquait les jeans terreux. Je voyais bien qu'il en avait au visage, aussi, de la terre. «Ese hijo de su p-p-puta madre, il a mis enceinte ma sœur, tu c-c-c-comprends, il a voulu s'enfuir, ese hijo de la ch-chingada.» Le menton bas, il secouait la tête d'un balancement régulier. L'engrossement, les promesses de vie commune puis

guardar silencio, de todas formas todo está dicho cuando se tiene una pistola o un cuchillo en la mano. «Mira, te v-voy a s-s-ser hone-ne-ne-ne-nesso», me escupió, «v-vengo de m-m-m-matar a alguien».

Ya está.

No me había topado con un ratero sino con un asesino. Había tentado al diablo, tenía que admitirlo. Pensé en mi mamá que estaba todavía dormida en el calor de las sábanas, en los transeúntes que descubrirían mi cuerpo sabe Dios dónde, ¿lo dejaría en las puertas del CETIS 10 o lo escondería más lejos? ¿El otro, el muerto, se habría resistido? ¿Andaba en Ferrari, traía un Rolex? Y yo, que ni un Discman tenía, ¿qué podía ofrecer? ¿Encontrarían cosas comprometedoras en mi cuarto?, ¿una revista de Victoria's Secret arrugada en mi cama?, ¿una bolsita de mariguana? Algo que empañaría mi imagen de joven sacrificado por un psicópata, el enemil de esta ciudad de mierda en donde era imposible ir a cualquier parte en paz.

A lo lejos, ningún uniforme blanco que llega temprano a la clase de laboratorio médico, ni un solo peatón ni un chofer para advertirle con la mirada, nadie, no había nadie, los postes de luz apagados y el aire que no se calentaba. «Acabo de m-m-m-matar a un g-güey en el parque de acá abajo», me repitió un poco más fácilmente. Venía del parque Alfonso XIII. Eso explicaba los pantalones llenos de tierra. Me di cuenta de que también tenía tierra en la cara. «Ese hijo de su p-p-puta madre embarazó a mi hermana, ¿e-e-e-entiendes?, quiso huir, ese hijo de la ch-chingada». Mirando al suelo, sacudía la cabeza con un movimiento regular. El embarazo, las promesas de una vida juntos y luego el abandono, eso era lo que aparentemente

la désertion, ça le décourageait apparemment plus que tout. Puis il a repris d'une voix âpre, sans la moindre trace d'hésitation : « Nel, ni madres. Mejor muerto que nada. »

J'ai douté. J'ai douté en dépit de la fièvre qui incendiait ses yeux. Les crimes d'honneur n'étaient-ils pas passés de mode depuis longtemps ? Il s'agissait peut-être d'un fantôme, le bègue de La Castañeda qui s'était échappé sans que les gardes s'en rendent compte. Il vaudrait mieux lui demander d'où il venait, où il vivait, le remettre sur le droit chemin pour qu'il aille déjeuner (les spectres déjeunaient-ils ?), mais il m'a montré le couteau – bien réel – qu'il tenait dans sa main gauche. « Me lo ch-chingué con esta m-m-madre », il a cru bon de préciser. Ce n'était pas un objet énorme, ce n'était pas un objet effrayant. Ça avait dû être long, venir à bout d'un homme. Il tenait le manche de plastique de façon à diriger la lame maculée de taches sombres vers son coude, sans doute pour me rassurer sur ses intentions. Je n'étais pas rassuré. Qu'est-ce que je pouvais pour cet idiot-là dont l'avant-bras était plein de sang séché ou de terre, dans l'obscurité je ne différenciais pas l'un de l'autre, et ses jeans, qui aurait pu dire de quoi ils étaient vraiment brunis ?

Celui qu'il avait tué n'était qu'un pleutre ordinaire. Mais la ruine familiale amorcée par sa faute, elle, n'avait en rien paru ordinaire à l'homme qui se tenait devant moi. Ses yeux fous avaient pourchassé le traître et sa concupiscence dans une cavalcade confuse, ¡PINCHE PUTO! avait-il dû hurler entre les arbres du parc, se prenant déjà pour un héros du *Libro Vaquero*. Ni le prédateur ni sa proie n'y croyaient vraiment, à cette mort essoufflée, ils ne

lo decepcionaba más que cualquier otra cosa. Luego continuó con una voz carrasposa, sin vacilar lo más mínimo: «Nel, ni madres. Mejor muerto que nada».

Dudé. Dudé a pesar de la fiebre que le incendiaba los ojos. ¿Los crímenes de honor no estaban pasados de moda hacía mucho tiempo? Era quizás un fantasma, el tartamudo de La Castañeda que se había escapado sin que los guardias se dieran cuenta. Más valía preguntarle de dónde venía, dónde vivía, y ponerlo en el camino correcto para que fuera a desayunar (¿los espectros desayunan?), pero me enseñó el cuchillo, un cuchillo de verdad, que tenía en la mano izquierda. «Me lo ch-chingué con esta m-m-madre», creyó necesario precisar. No era un objeto enorme ni terrorífico. Debió haber tardado bastante para matar a un hombre. Él sostenía el mango de plástico de manera que la cuchilla con manchas oscuras le apuntaba al codo, seguramente para tranquilizarme sobre sus intenciones. Yo no estaba tranquilo. ¿Qué podía hacer contra ese idiota que tenía el antebrazo cubierto de sangre seca o de tierra?, en la oscuridad no se diferenciaba la una de la otra, y sus pantalones, ¿quién sabe con qué se habían ensuciado realmente?

El difunto no era más que un irresponsable ordinario. Pero al hombre que tenía delante de mí no le parecía nada ordinaria la ruina que le había ocasionado a su familia. Sus ojos locos habían perseguido al traidor concupiscente en una carrera demente, ¡PINCHE PUTO!, debió haber gritado entre los árboles del parque, sintiéndose un héroe del *Libro Vaquero*. Ni el predador ni su presa se creían realmente esta muerte, nada más representaban la escena trillada del depravado y el que se venga, pero la escena había terminado con su

rejouaient que la scène mille fois écrite du dépravé et de celui qui venge, or la chasse avait pris fin au bout de leur souffle, que faire caray dios mío chingada madre, il avait repensé à sa sœur, sa pauvre sœur «embarrassée», et il avait poignardé l'excréteur de gamète d'une main turpide, cinq ou dix coups assénés dans le dos, par lâcheté – c'est qu'il l'avait apprécié, ce type, malgré tout. Le père non avenu s'était écroulé pendant que son assassin oubliait les bières partagées, les matchs de l'Amérique, les carnitas du dimanche. Dans la fuite, le sang avait coulé du couteau, le gars s'était effrayé des giclures qui marquaient son crime, mais l'outrage à sa sœur réparé, c'était là l'important. Que l'animal se repentisse hasta siempre.

Un chien a jappé, un autre a renchéri, puis tous les cerbères de la rue se sont répondu comme des coqs excités par l'aube. Le ciel avait viré au violet. J'étais resté un temps flou dans une torpeur possiblement funeste, mon silence permettait à ce forcené d'imaginer Dieu sait quoi. «Qué bueno, j'ai dit, sí, a huevo, no mames, qué poca madre, j'ai une sœur, moi aussi.»

«Por eso, il a continué, ¡p-por eso! J'ai pas eu le choix, il f-f-fallait le tuer.»

«Et il s'appelait comment?»

«Pedro mais on l'appelait Peter», il m'a dit, «Eh bien Pedro, Peter, il a eu ce qu'il méritait, j'ai ajouté, que se vaya a la verga», «Sí güey», et on a eu un petit rire complice.

On n'avait pas cessé de marcher, je gardais le sac à dos contre mon ventre, la rue Rosa Blanca toujours vide, opaque. L'arrêt du stade Liga Maya était loin. «Güey, j'aurais b-besoin que tu me prêtes vingt pesos, c'est pour prendre

último aliento, caray Dios mío chingada madre, había vuelto a pensar en su hermana, su pobre hermana en situación «embarazosa», y él le había dado un cuchillazo al excretor de gametos con su mano infame, cinco o diez puñaladas bien propinadas en la espalda, por cobarde —la verdad es que había llegado a apreciarlo, a pesar de todo—. El que no llegó a ser padre se derrumbó, mientras que el asesino olvidaba las cervezas que bebieron juntos, los partidos del América, las carnitas del domingo. En la huida, la sangre había chorreado del cuchillo y el tipo había quedado aterrado por las salpicaduras que marcaban su crimen. Pero el ultraje de su hermana había sido remediado, eso era lo importante. Que el animal se arrepintiera hasta siempre.

Un perro ladró, otro lo superó, luego todos los canes del barrio respondieron como gallos excitados por el alba. El cielo se había puesto violeta, me quedé un rato confundido en un letargo probablemente funesto, mi silencio le permitía imaginar a ese loco sabe Dios qué. «Qué bueno», dije, «sí, a huevo, no mames, qué poca madre, también yo tengo una hermana».

«Por eso», continuó, «p-por eso, ¡no me quedó de otra! Ha-ha-había que matarlo».

«¿Y cómo se llamaba?»

«Pedro, pero le decíamos Peter», me dijo, «Bueno, Pedro, Peter, tuvo lo que se merecía», añadí, «que se vaya a la verga», «Sí, güey», y ambos soltamos una risita cómplice.

No habíamos dejado de caminar, yo mantenía la mochila pegada al pecho y la calle Rosa Blanca seguía vacía, opaca. La parada de Liga Maya estaba lejos. «Güey, ne-necesitaría que me prestes veinte pesos, es para tomar

un ta-taxi, parce qu'ils vont commencer à me chercher, s-s-sabes, il faut que je déguerpisse.»

Dans mes poches, je n'avais qu'un billet de cinquante. Contenter cet assassin signifiait ne plus lui être utile. Et il n'était pas question que je cède vingt pour cent de ma fortune hebdomadaire, couteau et sang séché ou non. « Sais-tu quoi, je lui ai proposé, j'ai pas de monnaie. Mais accompagne-moi jusqu'au pesero – la dépense imprévue prenait des allures d'investissement –, et je te donne vingt baros.»

Il m'a souri. « B-bro, si un jour tu as un prob-blème, q-quoi q-q-que ce soit... Je suis du Barrio Norte. Demande El Ca, El Ca-Ca, El Calacas. Je serai pas difficile à trouver.»

On a continué jusqu'à l'avenida del Rosal. El Calacas battait des paupières vite, reniflait trop. Sa bouche torse faisait saillir sa pommette droite toutes les trente secondes. J'ai corrigé ma première impression : il avait consommé. Ses mouvements raides alors qu'il m'expliquait pour la troisième, septième fois de suite qu'il n'avait pas eu le choix. Le couteau sale dans sa main. À tout moment il changerait d'idée. Me rentrerait sa lame dans le ventre. Ça ne ferait pas de bruit, peut-être pas mal tout de suite, le sang chaud coulerait jusqu'à mon pantalon, s'infiltrerait sous le tissu, mouillerait mon sexe. Confus une fraction de seconde, je me demanderais serait-ce moi qui, mais la brûlure commencerait à se répandre, et avec elle la hantise de la fin. J'ai sursauté quand il a serré mon bras, « T'inquiète, bro, on va se recroiser ! Je te rembourse très vite.» Il prenait mon épouvante pour des soucis financiers.



un ta-taxi, porque van a comenzar a buscarme ¿sa-sa-sabes?, tengo que largarme de aquí».

No traía más que un billete de cincuenta en los bolsillos. Darle gusto a este asesino significaba dejar de serle útil. Y ni pensar en ofrecerle el veinte por ciento de mi fortuna semanal, cuchillo con sangre o no. «¿Sabes qué?», le propuse, «no tengo cambio, pero acompáñame hasta el pesero —el gasto imprevisto tomaba alcances de inversión— y ahí te doy los veinte baros».

Me sonrió. «B-bro, si un día tienes un problema, sea cual sea, yo soy de Barrio Norte. Pregunta por El Ca, El Ca-ca, El Calacas. No seré difícil de encontrar».

Seguimos hasta la avenida del Rosal. El Calacas parpadeaba rápido y se sorbía los mocos constantemente. Su boca torcida le hacía saltar el pómulo derecho cada treinta segundos. Corregí mi primera impresión: sí había consumido. Sus movimientos eran bruscos y me explicaba por tercera o séptima vez que no había tenido opción. El cuchillo sucio en la mano. En cualquier momento cambiaría de opinión. Me clavaría la cuchilla en el estómago. No haría ruido, probablemente no dolería de inmediato, la sangre caliente se escurriría hasta el pantalón, se filtraría en la tela y me mojaría el sexo. Confundido, en una fracción de segundo, me preguntaría si sería yo quien..., pero el ardor comenzaría a expandirse y, con él, el temor del fin.

Me espanté cuando me tomó del brazo, «No te apures bro, nos volveremos a encontrar. Te voy a regresar el dinero muy pronto». Él tomaba mi miedo como si yo tuviera problemas financieros.

J'ai refusé : « ¿Cómo crees? Après tout ce que t'as fait, t'es un héros, güey, et un héros a bien droit qu'on l'invite à un taxi de temps à autre. »

Il m'a souri, encore.

« T'as bien fait de le tuer », j'ai ajouté.

Les phares du pesero sont apparus au loin, irréels, comme émergeant d'un abysse. Ce monstre de ferraille vert et blanc incarnait mon salut. Je l'ai hélé.

Trop tôt.

Ça m'a obligé à garder le bras dans les airs un long moment, au cas où le chauffeur ne m'aurait pas remarqué tout de suite. La rue s'était remplie de bruits diaboliques, leur haute fréquence témoignait de l'oxydation avancée des freins du microbus. En dépit de ma peur, j'ai pensé qu'il n'aurait pas été si compliqué de huiler tout ça, pinches huevones. Pendant que les stridences du microbus gagnaient en force, mon bras levé descendait millimètre par millimètre, tremblant contre le joug de la gravité. J'ai enfin pu distinguer la direction écrite en lettres orange fluo sur le carton fixé au pare-brise : Mixcoac.

Mon empressement à me séparer de l'homme était trop manifeste, j'ai craint qu'il souhaite éliminer le témoin peu fiable que j'étais. Le véhicule a freiné dans une explosion d'harmoniques mais rien, pas de pointe de couteau entre les omoplates, pas de projection-surprise sous les roues du pesero.

J'ai payé avec mes cinquante pesos; le chauffeur m'a rendu la monnaie; je me suis retourné vers la porte. El Calacas était au bas des deux marches dans ses jeans sales et son polo brun. J'ai tendu le bras, lui ai offert un billet

Lo rechacé. «¿Cómo crees? Después de todo lo que has hecho, eres un héroe, güey, y un héroe tiene derecho a que le inviten un taxi de vez en cuando».

Me volvió a sonreír.

«Hiciste bien en matarlo», añadí.

Los faros del pesero aparecieron a lo lejos, irreales, como emergiendo de un abismo. Ese monstruo de hojalata verde y blanco encarnaba mi salvación. Le hice la parada.

Demasiado temprano.

Eso me obligó a dejar el brazo alzado un buen rato, en caso de que el chofer no me hubiera visto. La calle se había llenado de ruidos diabólicos, cuya alta frecuencia era prueba de la avanzada oxidación de los frenos del microbús. A pesar de mi miedo, pensé que no debería ser complicado engrasarlos, pinches huevones. Mientras las estridencias del microbús se hacían más fuertes, bajaba mi brazo milímetro por milímetro, temblando contra el yugo de la gravedad. Por fin, pude leer la dirección escrita en letras naranja fosforescente sobre el cartón pegado al parabrisas: Mixcoac.

La urgencia por separarme del hombre se notaba demasiado. Temía que quisiera eliminar al testigo poco fiable que era yo. El vehículo frenó con una explosión de armónicas pero nada, nada de punta de cuchillo entre los omóplatos, nada de empujones sorpresa a las llantas del pesero.

Pagué con los cincuenta pesos; el chofer me dio cambio; volteé hacia la puerta. El Calacas se quedó abajo con sus pantalones sucios y su polo café. Extendí el brazo y le ofrecí un billete azul. Lo tomó con la tímida seguridad de

bleu. Il l'a saisi avec l'assurance timide de ceux qui quêtent parce qu'ils crèvent de faim. «Merci carnal.» Ses yeux s'étaient adoucis, pas complètement, il restait des braises rouges dans ses pupilles. Il a fait un pas vers l'arrière, m'a salué en posant sa main sur sa tempe, un salut militaire, hitlérien, j'ai pensé.

Le microbus reprenait sa route en brailant des couinements aigus. Dans son sillage, le ciel se colorait d'un jaune laiteux, et j'ai senti le mouvement de la ville qui s'étirait, un long bâillement en prélude au vacarme. Mexico s'éveillait enfin. Solennel malgré la tache brune dont il s'était barbouillé le front, El Calacas me regardait m'éloigner et il a crié, sans bégayer : « Hoy por mí, mañana por ti. »

aquellos que piden porque mueren de hambre. «Gracias, carnal». La mirada se le había suavizado, aunque no completamente. Quedaban destellos rojos en sus pupilas. Dio un paso atrás, se despidió de mí poniendo la mano en la sien, una despedida militar, hitleriana, pensé.

El microbús retomaba su ruta en medio de chillidos agudos. En su estela el cielo se coloreaba de un amarillo lechoso y sentí el movimiento de la ciudad que se estiraba, un largo bostezo como preludio de la algarabía. México se despertaba por fin. Solemne a pesar de la mancha café que embarraba su frente, El Calacas me veía alejarme y gritó, sin tartamudear: «Hoy por mí, mañana por ti».

Mi tía voltea su espalda hacia el mar. Ella añade su aliento como una ofrenda a los ecos de la playa. Me invita a hacer lo mismo mientras me toca el brazo. «Mira, mi hijito», me dice. Sus ojos se dirigen hacia la ciudad, su cariño se dirige a mí. «En este cerro vivo yo».

# Table des matières

<b>Préface de Pablo Salinas</b> .....	7
<b>Côte-des-Neiges</b> (Gerardo Ferro Rojas).....	13
<b>Hoy por mí, mañana por ti</b> (Françoise Major).....	36
<b>La, la, la</b> (Nelson Darío González).....	63
<b>Sur la crête</b> (Sébastien Larroudé).....	86
<b>Montréal, heure zéro</b> (Alejandro Saravia).....	111
<b>Novembre, décembre</b> (Lise Gagnon).....	132
<b>Apparitions</b> (Séverine Lovisi).....	151
<b>Ça ne dure jamais plus d'une heure, le ciel</b> (Vincent Brault).....	174
<b>Il était une fois Personne</b> (Olga Colmenares Morett).....	191
<b>Cerro Alegre</b> (Nicholas Dawson).....	212

# Índice

<i>Prólogo de Pablo Salinas</i> .....	6
<b>Côte-des-Neiges</b> (Gerardo Ferro Rojas).....	12
<b>Hoy por mí, mañana por ti</b> (Françoise Major).....	37
<b>Ahí</b> (Nelson Darío González).....	62
<b>En la cresta</b> (Sébastien Larroudé).....	87
<b>Montreal, hora cero</b> (Alejandro Saravia).....	110
<b>Noviembre, diciembre</b> (Lise Gagnon).....	133
<b>Apariciones</b> (Séverine Lovisi).....	150
<b>Nunca dura más de una hora, el cielo</b> (Vincent Brault).....	175
<b>Érase una vez Nadie</b> (Olga Colmenares Morett).....	190
<b>Cerro Alegre</b> (Nicholas Dawson).....	213



Achévé d'imprimer  
en juillet deux mille seize, sur les presses  
de l'imprimerie Gauvin, Gatineau, Québec.